

ART ET SOLIDARITÉ

Il y aura bientôt un an, dans l'attente générale, tonnait un coup de canon qui résonna dans toutes les poitrines, et dont le bruit fut entendu dans le monde entier. Il annonçait à l'univers la fin du cauchemar, et le triomphe du Droit qui n'avait eu d'autre moyen que de recourir à la Force pour arriver à prouver sa primauté.

Dans un même élan, dans une même foi, dans une communion de tous les instants, nos soldats avaient, pendant quatre longues années, contenu, arrêté, repoussé et enfin poursuivi victorieusement la horde qui essayait d'anéantir la France.

Ce magnifique exemple de solidarité, ne devrait-il pas porter, en soi et par le résultat obtenu, les fruits qu'on serait en droit d'en attendre? Il ne semble malheureusement pas qu'il en soit ainsi : la France dont l'union fut si purement belle au moment du danger, paraît en avoir oublié les bienfaits ; et jamais l'égoïsme, l'indifférence, et même l'hostilité réciproques n'ont été autant de mise qu'à présent. L'« Homo homini lupus » de Plaute est à l'ordre du jour, au moment où, bien que les moyens brutaux, féroces et abominables aient cessé, nous n'en subissons pas moins une guerre acharnée de la part de ceux qu'une paix vaincue a amoindris et humiliés, et une concurrence loyale, mais formidable de ceux qui furent à nos côtés pendant la tourmente.

Comment, si ce n'est par une union constante et durable, permettre à notre sol de produire, à nos industries de prospérer, à notre science de se développer, à nos arts de fleurer? Et, puisque j'ai écrit ce mot : « nos arts », je parlerai tout particulièrement de la musique et des musiciens, dont le *Courrier Musical* doit être le constant et dévoué soutien.

S'il est une profession où règnent la discorde et l'animosité, c'est bien celle-là. Il semble que le soleil n'y brille pas également pour tous, et que le fait pour l'un de s'y chauffer, suffit pour que l'autre ait froid. Les sectes, les chapelles y naissent, se multiplient, se heurtent, se combattent, les individualités s'entr'égorgent avec ou sans sourire ; chacun se dit ou se croit flambeau d'une vérité particulière qu'il tient pour supérieure et veut imposer aux autres. Pour y arriver, il emploie tous les moyens dont il peut user, un peu à la manière de l'Inquisition, qui brûlait les corps pour sauver les âmes. C'est la personnalité, le particularisme, souvent intéressé, disons-le, car ces divisions ne sont pas toutes inspirées par le plus pur souci de l'art.

Il serait temps qu'une telle mentalité cessât. Allons-nous faire fi des enseignements qu'une terrible période a mis en lumière et nous enliser encore dans les déplorables errements d'avant guerre, nous déchirer réciproquement, et réunir nos efforts seulement pour rechercher et publier les faiblesses de nos gloires?

Lorsqu'en 1914, le Boche, attentif observateur de nos dissensions intimes, dont nous faisons grand étalage, nous crut à point, il fondit sur nous sans crier gare, et peu s'en fallut que, du coup, il ne réussît à nous abattre. Devant le péril imminent, d'un seul mouvement, le bloc se forma qui devait être invincible, et contre lequel il est venu se briser. Cela n'est-il pas assez probant?

Quelle méthode voyons-nous employer chez nos voisins de l'Est? D'abord, jeter le manteau de Noé sur toutes leurs infériorités, ou les attribuer adroitement aux autres, en même temps que s'attribuer à eux-mêmes toutes les supériorités, par des retours quelquefois grossiers, mais souvent habiles. Et par-dessus tout, l'exaltation continue, absolue, de tout ce qui est de leur pays. Certes, leur exagération n'est pas toujours du meilleur aloi,

et tourne parfois à leur confusion. Mais point n'est besoin d'aller jusque-là. Il suffit d'estimer à sa juste valeur ce qu'on a, ce qu'on est et ce qu'on peut être.

Nous tenons incontestablement la tête du mouvement musical. La merveilleuse greffe, entée par Debussy, s'est épanouie en un splendide rameau dont la végétation touffue a magnifiquement fructifié. Ce n'est pas au moment où nous commençons à récolter, au moment où s'impose la musique française, que ses bons ouvriers ont le droit de dénigrer les moyens que chacun emploie pour concourir à la gloire finale que tous doivent désirer.

Car, il y a maintenant une Musique française, qui donne le plus éclatant démenti au prudhomme axiome : « L'art n'a pas de patrie ». Par sa saveur, par sa couleur, par sa fluidité, par son élégance, par ses recherches, par ses trouvailles, elle témoigne des mille atavismes qui étreignent le cerveau qui les crée. Il faudrait même, comme le disait, il y a quelque temps, mon excellent confrère Louis Vuillemin dans une très intéressante conférence, que le compositeur s'inspirât non seulement de sa patrie, mais s'imprégnât de sa province dont tous les parfums chanteraient en lui.

Si nous nous tournons du côté des interprètes, le spectacle n'est pas moins pénible, ni la lutte moins âpre. Gâtés par l'habitude des louanges excessives, des épithètes sans cesse grandissantes, il arrive un moment où tel artiste considère comme indigne de lui le qualificatif de « célèbre » ; il n'accepte sans réclamation que celui d'« illustre ». Il en est de cela, comme actuellement de l'argent ; l'abus du mot en abaisse la valeur. Cela ne va pas sans entraîner une vanité dont l'artiste cherche par tous les moyens possibles la satisfaction. Et s'il se surestime, il mésestime naturellement ses confrères. Le résultat en est fâcheux, et il est des premiers à en souffrir : matériellement, car cette vanité est tellement apparente qu'elle autorise toutes les spéculations ; moralement, parce qu'en diminuant le talent de son voisin, il diminue aussi le sien.

Il faut donc qu'au contraire, nos artistes s'efforcent à se mettre en valeur réciproquement, et cessent, par leur manque de solidarité, de laisser se répandre à l'étranger cette opinion que, si quelques interprètes français sont remarquables, leur niveau est en général inférieur à ce qu'il est en Allemagne. Je me souviens d'un compliment à double tranchant que fit une chanteuse allemande à mon plus intime ami, chantant à ses côtés à Neuchâtel : « Il est rare, lui dit-elle, qu'un chanteur français soit aussi bon musicien. » — « Vous n'en connaissez guère, lui répondit mon ami furieux, car ils le sont tous autant, sinon plus ! »

Or, aussi bien pour notre Musique que pour nos interprètes, ce sont nos dissensions, nos dénigrements mutuels, les mots méchants ou spirituels, dits « roseries », qui contribuent à établir de pareilles opinions, dont les individus souffrent aussi bien que l'art lui-même. Maintenant que le traité de paix est signé, il faut, de suite, de toutes nos forces, de toutes nos ressources, de tout notre effort, reformer le bloc de paix, comme nous avons formé le bloc de guerre. Que tous les musiciens, créateurs, interprètes, tout en conservant une personnalité indispensable, voire en formant des écoles diverses, travaillent dans un même élan, dans une même foi ; que l'intérêt égoïste, générateur de l'étroitesse d'idées, de la sécheresse de cœur, soit banni du sein de la divine Euterpe et que, par des moyens différents, mais dans un but commun, et dans une fraternelle union, tous concourent à porter plus haut encore la gloire et le renom de la « Musique française ».

LOUIS-CHARLES BATTAILLE.